

## Un anarchiste suédois dans la Guerre d'Espagne

En juillet 1936, Axel Österberg (1911-1968), militant de la SUF, les jeunesses libertaires suédoises, se trouve à Barcelone lorsque éclate le coup d'État militaire. Le jeune militant assiste – et participe – aux premières loges à la résistance contre la rébellion militaire. Déjà auteur de deux recueils de poésie et d'un livre d'essais, il prend la plume pour documenter le soulèvement populaire contre la réaction fasciste. Le peuple réclame des armes mais la *Generalitat* (le gouvernement autonome catalan) hésite. Avec l'aide de marins, la population

la ville dans des véhicules recouverts de leurs sigles et, malgré la disproportion des forces, réussissent à repousser les rebelles. Ayant réussi à s'emparer d'armes lourdes, les travailleurs continuent leur contre-offensive. « *Les casernes sont assaillies et les soldats fascistes retournent leurs armes contre leurs officiers, les drapeaux rouges et noirs commencent à flotter sur les bâtiments officiels.* »

En Catalogne et en Aragon notamment, le mouvement anarchiste va mener de front deux combats : la guerre contre

chemins de fer expliquant que désormais « *les trains respectent les horaires établis et des trains supplémentaires rouleront quand ce sera nécessaire* ». Ajoutant : « *On pourrait penser que la formulation est amusante, mais elle s'ajustait à la réalité. Sous le régime capitaliste, les trains ne respectaient pas toujours les horaires (...) Ce n'était donc pas une sottise que le syndicat affirmât avec orgueil que les trains circulaient à l'heure* ».

Jusqu'en octobre 1936, date à laquelle il regagne la Suède, Axel Österberg est en charge des bulletins de la CNT pour les radios scandinaves. De retour dans son pays, il dénonce « *la passivité des démocraties européennes face à l'agression fasciste* ». Le livre agrémenté de photographies, se complète de deux articles parus dans le journal suédois *Storm* ainsi que d'un texte de Marianne Enckell, du Centre international de recherche sur l'anarchisme, sur les volontaires suédois dans la guerre d'Espagne. L'Espagne, dernière dictature fasciste d'Europe occidentale

à prendre fin avec la mort du Caudillo, un an après la révolution des Cèllets au Portugal et la chute du régime des colonels en Grèce. Un pays où la loi d'amnistie de 1977 empêche de juger les crimes du franquisme. Un pays où près de 120 000 morts gisent encore dans des fosses communes.



Axel Österberg, *Dernière des barricades de Barcelone*, traduit de l'espagnol par Jacqueline Cortés Coumerly, Éditions Le Coquelicot, 2016, 86 pages, 10 euros.

### Sous le régime capitaliste, les trains ne respectaient pas toujours les horaires.

parvient à s'emparer d'environ 150 fusils (!). Les anarchistes de la CNT (Confédération nationale du travail) et de la FAI (Fédération anarchiste ibérique) s'organisent rapidement : ils avancent à travers

les fascistes et la révolution sociale. Partout où elle en a la possibilité, la CNT-FAI organise la collectivisation et l'autogestion des entreprises. À titre d'exemple, l'auteur cite ce communiqué du Syndicat des



Larissa Cain, *Souvenirs d'enfance et de Pologne*, Éditions L'Harmattan, 2016, 144 pages, 15,50 euros.

### Survivre pour raconter

Larissa Cain (née à Sosnowiec, Pologne, en 1932) a passé deux ans dans le ghetto de Varsovie avant de s'en échapper en décembre 1942. Elle a perdu ses parents et presque toute sa famille au cours de la Seconde Guerre mondiale, dont son oncle, qui l'avait aidée à fuir. Ses *Souvenirs d'enfance et de Pologne* rendent hommage à quelques uns de ses proches qui, comme elle, survécurent à la barbarie nazie.

Le livre se divise en quatre parties, parfaitement résumées dans le dernier quatrain du poème qui sert d'introduction :

« *Irène, ma petite sœur, s'en est allée*

*Halinka, ma cousine, repose en terre d'Israël*

*Mayorek, mon oncle, la guerre l'a englouti*

*Reste moi »*

Sa « *sœur* » Irène est en fait sa cousine, dont elle fait la connaissance en 1945, lorsque son oncle Zanvel la retrouve alors qu'elle s'apprête à embarquer pour la Palestine. Afin de leur permettre d'échapper à la persécution nazie, des milliers de familles juives durent confier leurs enfants à des étrangers. La petite Irène, se retrouva ainsi chez Kamilla et Zygmunt, un couple catholique. À la Libération, le seul objectif de

Sophie et Zanvel est de retrouver leur petite fille, alors âgée de cinq ans. Dans un pays où 95 % des Juifs ont été exterminés, reconstituer une famille est exceptionnel, même si cette réadaptation se fera difficilement. Kamilla emmène régulièrement Irène chez ses parents afin que les retrouvailles se fassent progressivement. « *Ils se rendaient compte que leur aspect squelettique pouvait faire peur à une petite fille de cinq ans. Leur première rencontre dans le petit logement qu'occupait Kamilla fut une simple visite, sans se nommer.* » Dix mois plus tard, ils retrouvent Larissa Cain, avant d'émigrer ●●●

## Immersion dans un siècle d'histoire du pouvoir russe

« De Raspoutine à Poutine », tout est dans le titre de l'avant-propos. Bernard Lecomte, ancien journaliste de *La Croix* et de *L'Express*, dissèque un siècle d'histoire de l'un des lieux de pouvoir les plus passionnants et terrifiants

L'on a soi-même participé à la répression en faisant éliminer ceux qui pourraient en témoigner. Ce sera notamment le cas de Nikita Khrouchtchev qui, lors du XX<sup>e</sup> congrès du PCUS en 1956 déclarera : « *il va bien falloir que le*

premier croit en la révolution mondiale, qu'il promet dans ses écrits, le deuxième plaide pour « le socialisme dans un seul pays ». Lev Kamenev et Grigori Zinoviev, opposants internes au « Petit Père des peuples », avaient lancé des mises en garde : « *Il se demande comment vous détruire [...] d'abord moralement, ensuite physiquement si c'est possible.* » (Kamenev), « *Vous croyez que Staline n'a pas réfléchi à votre suppression physique ? [...] La haine qu'il nous porte s'explique par le fait que nous savons trop de choses sur lui !* » Ils seront tous les deux condamnés à mort et exécutés en août 1936, lors des premiers procès de Moscou. Trotski aurait très vraisemblablement connu le même sort, s'il ne s'était exilé. Dans l'Espagne en pleine guerre civile, les Soviétiques assassinent de nombreux trotskistes. En Suisse, Ignace Reiss, ancien responsable de la police secrète, est abattu de quinze balles. Quelques mois plus tôt, le coordinateur de cet assassinat avait été repéré dans le quartier de Mexico où vivent Léon et Natalia Trotski. En 1938 leur fils Lev Sedov, qui avait

échappé à une tentative d'enlèvement deux ans plus tôt, décède à Paris dans des circonstances suspectes. Le 20 août 1940, sur ordre de Moscou, Ramón Mercader le tue d'un coup de piolet à son domicile de Coyoacán, là-même où il avait échappé à une tentative d'attentat trois mois plus tôt. Si l'URSS s'est effondrée, il y a bientôt trente ans, certaines pratiques sont toujours d'actualité. Vladimir Poutine, ancien lieutenant-colonel du KGB puis dirigeant de son successeur, le FSB, en sait quelque chose...



Bernard Lecomte, *Les Secrets du Kremlin. 1917-2017* éditions Perrin, 2016, 374 pages, 21 euros.

**« [Staline] se demande comment vous détruire [...] d'abord moralement, ensuite physiquement si c'est possible. »**

du siècle dernier, et du début de celui-ci. De la révolution d'Octobre à la toute-puissance du président russe actuel, en passant par les purges staliniennes, le célèbre rapport Khrouchtchev sur les crimes de son prédécesseur, le massacre de Katyn ou l'affaire Farewell, il décrit et analyse les rouages d'un système bien ficelé : services secrets, bien évidemment. Mais aussi trahisons, conspirations, retournements, mensonges et autres manipulations pour accéder aux plus hautes arcanes du pouvoir. Et éventuellement faire oublier que

*Parti s'explique et fasse son auto-critique* ». Dénonçant les purges et les exactions commises par le régime, il « oublie » qu'il ne peut lui-même avoir ignoré « *les folies policières de ces années sanglantes, lui qui dirigea le parti de la ville de Moscou pendant les purges, à partir de 1934, puis le parti de la république d'Ukraine pendant la terreur, à partir de janvier 1938* ».

Un chapitre est naturellement consacré à Trotski, figure emblématique de la Révolution d'Octobre, et à la haine viscérale que lui vouait Staline. Alors que le

●●● tous les quatre en France en 1946. Kamilla Pelc fut reconnue Juste parmi les Nations en 1998. Larissa Cain raconte également sa cousine Halinka, survivante du ghetto de Czestochowa, entassée parmi les 4 500 passagers de l'Exodus, et son oncle Mayorek, qui participa à son évasion du ghetto.

La quatrième partie, *Conversation avec moi*, est beaucoup plus introspective, et particulièrement touchante. Avoir vécu, survécu, perdu ceux qu'on aime, laisse indéniablement des traces. Elle évoque ainsi les manifestations psychosomatiques (maigrreur,

**« Ils se rendaient compte que leur aspect squelettique pouvait faire peur à une petite fille de cinq ans. Leur première rencontre dans le petit logement qu'occupait Kamilla fut une simple visite, sans se nommer. »**

inflammation de la muqueuse intestinale). Mais les séquelles apparaissent également dans des aspects anodins de la vie quotidienne : chez elle, pas de désordre. Tout doit être parfaitement rangé afin de

toujours pouvoir le retrouver, « *alors que tout, ailleurs, autrefois, avait été bouleversé, sali, écrasé, piétiné et disparu de mon univers de petite fille (...)* Je n'aime pas que les choses se dégradent ni dans mes relations avec autrui

*ni dans ma maison. C'est comme si le désordre revenait à nouveau.* » La promiscuité, la foule, les espaces fermés la paniquent ou l'angoissent. À tel point qu'elle ne supporte même pas d'être frôlée, serait-ce involontairement, par un inconnu dans la rue. Et qu'elle ira jusqu'à donner une gifle à une femme qui avait agrippé ses mains dans un théâtre parisien. Non par haine, colère ou nature violente. Simplement par un réflexe né de cette promiscuité et de cet entassement dans le ghetto.

## Survivre aux siens

Lors d'une réunion publique, José Vatin est abordé par un homme qui lui demande son numéro de téléphone. Henri Benchoan souhaite s'entretenir avec lui sans donner plus de précisions. Trois jours plus tard dans un café de Montparnasse, Benchoan se met à lui parler de son entreprise de fabrication de matériel d'habillement de literie, de durée de sommeil, de tissus ou de produits chimiques. Interloqué, Jean Vatin lui demande de lui parler de lui. Mais il est difficile à Benchoan d'aborder son histoire personnelle. Pourtant, au fil de leurs rencontres, l'auteur parvient peu à peu à lui faire évoquer sa vie.

Le 6 novembre 1942, deux frères de 8 et 5 ans, Henri et Lucien, errent seuls dans les rues de Paris en essayant de ne pas se faire remarquer. Le jour même, ils ont été arrêtés chez eux avec leur mère et leur tante par la police française. Comme de nombreux autres Juifs victimes de cette rafle, ils sont conduits dans un commissariat du XX<sup>e</sup> arrondissement. Ayant remarqué une porte qui donne sur

l'extérieur, leur mère a indiqué à l'aîné de s'enfuir avec son petit frère dès que possible. Elle l'a fait en hébreu pour que les policiers ne comprennent pas. Les

d'angoisse. De refuge en refuge, le curé d'un village leur trouve une nouvelle famille, chez le garde-barrière et sa femme. À la Libération, lorsque les habitants

les attentats meurtriers qui ont frappé la France en 2015, Henri Benchoan reconnaît avoir eu envie de fuir pour retrouver un ailleurs plus proche de l'ensemble des siens. Mais se sentant français, il a choisi de rester pour prendre part à l'histoire de son pays en train de s'écrire.

**Rentrés à Paris [Henri et Lucien] cherchent les leurs parmi les premiers déportés rapatriés. Au début de l'année 1945, ils apprennent la cruelle vérité.**

deux enfants ont pu se cacher, espérant voir leur mère et leur tante ressortir libres. C'est dans un bus, qu'elles quittent le commissariat : « *Au passage, les yeux de ma mère et les miens se croisèrent ; je crois voir dans les siens, plus immenses que jamais, un profond désespoir mais aussi un profond soulagement de nous savoir dehors* ». Une fois chez eux, Henri reconnaît dans la loge de la concierge le sac que leur mère avait préparé en cas d'arrestation. C'est elle qui les a dénoncés, avant de les voler. Ils sont désormais seuls.

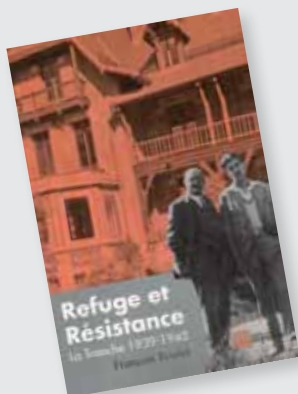
Commencent alors pour Henri et Lucien des années de peur et

de Corcy voient débarquer des soldats américains, la plupart d'entre eux n'ont jamais vu de Noirs. Quelques jours plus tard, un véhicule s'arrête à leur hauteur. Un homme portant une grosse barbe les interpelle par leur prénom. Ils ne le reconnaissent pas. C'est leur père, prisonnier de guerre depuis quatre ans, qui est venu les chercher.

Rentrés à Paris, ils cherchent les leurs parmi les premiers déportés rapatriés. Au début de l'année 1945, ils apprennent la cruelle vérité : leur mère, puis leur tante ont été gazées à Auschwitz. Évoquant



José Vatin, *La Vie après l'indicible*. 6 novembre 1942, Éditions de l'onde, 2016, 116 pages, 15 euros.



François Boulet, *Refuge et Résistance. La Tronche 1939-1945*, Éditions Ampelos, 2016, 160 pages, 15 euros

## Un refuge en Isère

En 1939. La Tronche, ville de cinq mille habitants, près de Grenoble. Ses hôtels, pensions et résidences d'été lui valent le surnom de « Petite Nice des Alpes ». À partir de l'été 1940, la situation matérielle de ce lieu de villégiature commence à se détériorer. En septembre, le rationnement est mis en place. De 1939 à 1943, la petite ville connaît un afflux de réfugiés de différentes nationalités. Parmi eux, Fritz et Anni Finaly, des Juifs autrichiens dont les deux enfants naîtront à La Tronche en 1941 et 1942. Pendant cette

période, la population de la ville augmente de 70 %. Éva Péan-Pagès, directrice d'un foyer de jeunes filles, cachera plus d'une

n'est autre que Pierre Mendès-France, arrivé en juin 1941 après s'être évadé de prison, il repart le 14 juillet avec une fausse carte

**Pendant cette période, la population de la ville [de la Tronche] augmente de 70 %**

centaine de réfugiés fuyant le nazisme, la plupart juifs. Décédée en 1951, elle sera faite Juste parmi les nations à titre posthume. Le plus célèbre de ses réfugiés

d'identité au nom de Laurent-Jean Seoyer. Mais « [...] une certaine judéophobie existe à La Tronche comme ailleurs. On la repère, par exemple et en partie, dans



## chez le libraire

●●● *le corps médical : certains internes juifs ne sont pas tolérés dans le bâtiment des logements de l'internat* ». À la fin de l'année 1941, la police grenobloise s'intéresse à une supposée « banque de La Tronche » qui serait dirigée par des Juifs. « *Pourtant, un seul bien juif est recensé sur La Tronche en 1941, contre 117 pour la ville de Grenoble* ».

Le 26 août 1942 une rafle est menée dans toute la zone libre. À La Tronche, onze Juifs étrangers sont arrêtés. Dans la région, 544 Juifs étrangers furent déportés. Comment expliquer cette différence ? À La Tronche, la communauté juive a été avertie. Par Radio Londres qui a donné la veille le nombre de Juifs devant être arrêtés mais également par la presse suisse lue clandestinement. Surtout, Aimé Vassal, secrétaire de mairie bien

informé, a pu les prévenir. Avec sa fille, également employée de mairie. Hélas, tous ne pourront y échapper. Le 10 février, le couple Finaly confie ses enfants à une pouponnière de Meylan, à quelques kilomètres de là. Ils sont arrêtés quatre jours plus tard. Envoyés à Drancy, ils seront assassinés à Auschwitz. Le 22 août 1944, quatre jours après le départ des blessés allemands de l'hôpital militaire, le drapeau français flotte à nouveau à la place de l'étendard nazi. La Tronche est la première commune de l'agglomération grenobloise à être libérée.

## Mémoires d'anonymes

En 2009, alors qu'il participe à une séance de dédicaces pour son livre *Une famille de libraires dans la Résistance* dans ce qui fut la librairie familiale, Jean-Luc de Uffredi ressent « *la présence des chers disparus* ». Clients et amis lui livrent des témoignages qu'il commence à emmagasiner. D'autres rencontres avec les lecteurs suivent, et de nouveaux témoignages lui parviennent, dont celui de Roger Zannelli, ancien résistant lyonnais. Pendant plusieurs années, au fil de ces échanges, l'auteur compile « *des moments d'émotions intenses, des confidences surprenantes, des coups de gueule virulents, des témoignages poignants, des attitudes et des comportements partisans* ».

Regroupés par thèmes (les résistants, les déportés, les prisonniers, les opportunistes, etc.), ces textes courts donnent la parole à des personnes ayant vécu la guerre ou à leurs descendants, pour certains fiers du parcours de leurs parents

pour d'autres, au contraire, gênés ou traumatisés par leur trajectoire. À la surprise de l'auteur, ces derniers sont nombreux à vouloir se confier à lui. Ayant choisi de préserver l'anonymat de tous ces témoins, il ne donne aucun nom de personne ou de lieu. Ce qui compte est de faire « *découvrir les petites histoires qui ont fait partie de la Grande Histoire* ».



Jean-Luc de Uffredi,  
*Ce fut leur histoire (1939-1945). Recueil de témoignages*,  
Éditions Les passionnés de bouquins, 2016, 11,50 euros.